



HAL
open science

Malédiction rhétoriques. Vallès contre-mémorialiste de l'éloquence

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Malédiction rhétoriques. Vallès contre-mémorialiste de l'éloquence. *Autour de Vallès: revue de lectures et d'études vallésiennes*, 2023, Mémoires de la tribune au XIXe siècle (Jean-Marie Roulin et Corinne Saminadyaar-Perrin dir.), 53, pp.197-213. halshs-04454721

HAL Id: halshs-04454721

<https://shs.hal.science/halshs-04454721>

Submitted on 13 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Malédiction rhétorique. Vallès contre-mémorialiste de l'éloquence

« À celui qui lui parlait de l'émotion où l'avait plongé la lecture des harangues de Démosthène, Eschine criait : "Que serait-ce si vous aviez entendu le monstre !" »

Jules Vallès, « Gambetta », *Le Réveil*, 8 janvier 1884.

La France, nation littéraire, a le génie de la conversation et la passion de l'éloquence¹ : au XIX^e siècle, ces lieux communs identitaires renvoient à une tradition longue, et s'inscrivent dans l'héritage intellectuel des humanités, dans les représentations dominantes, dans les pratiques culturelles les plus variées voire les plus modernes – la presse réinvestit avec brio l'éclat de la causerie et l'énergie oratoire. Né en 1832, écrivain et journaliste, Jules Vallès fait pleinement partie de cette civilisation du discours : les collèges de Saint-Étienne et de Nantes, où il fait ses études secondaires, lui inculquent la forte éducation classique en vigueur sous la monarchie de Juillet² ; son engagement passionné dans la petite presse, malgré les muselières imposées par l'Empire, en fait un témoin attentif des événements oratoires en tout genre – procès à grand spectacle, réceptions à l'Académie, conférences subversives, oraisons funèbres militantes ; enfin, ses convictions républicaines et socialistes l'amènent à problématiser la question des pouvoirs de la parole, dans leurs dimensions institutionnelles, sociologiques, idéologiques et esthétiques³.

Cet intérêt pour les pratiques et représentations de l'éloquence tient, chez Vallès, à une conviction forte : issu de la tradition classique, l'impérialisme rhétorique colonise insidieusement toutes les formes d'expression contemporaines – le romantisme lui-même, avec son bonnet rouge au dictionnaire, n'étant guère à ses yeux, comme à ceux de Zola, qu'une « émeute de rhéteurs⁴ ». Écrivains, journalistes, militants, tous sont victimes à la fois des formes oratoires sanctifiées par la tradition, et des idées qu'elles portent avec elles et en elles ; le mal est d'autant plus profond qu'il vient de loin : combien de vocations d'avocats ou de tribuns nées dans les classes de rhétorique... Vallès parle d'expérience : « Ils se sont crus intelligents et forts parce qu'ils étaient les premiers dans ces concours de pacotille et qu'ils avaient traité passablement une composition où se fâchait en latin héroïque ou en français médiocre quelque Thémistocle de convention. Je

¹ Cf., dans *Les Lieux de mémoire* (Pierre Nora dir., Paris, Gallimard, 1984-1992), le chapitre « La Conversation » (Marc Fumaroli) et « La chaire, la tribune, le barreau » (Jean Starobinski).

² Pour le détail des programmes et de l'organisation des études, on se référera à la belle synthèse de Françoise Douay-Soublin, « La rhétorique en France au XIX^e siècle à travers ses pratiques et ses institutions. Restauration, renaissance, remise en cause », *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450-1950*, Marc Fumaroli dir., Paris, PUF, 1999, p. 1071-1214. En ce qui concerne la scolarité de Vallès, je me permets de renvoyer à mon livre *Modernités à l'antique. Parcours vallésiens*, Paris, Champion, 1999.

³ Cf. mon article « "Et tords-lui son cou" : exorcismes vallésiens », *Écriture / parole / discours : littérature et rhétorique au XIX^e siècle*, Alain Vaillant dir., Saint-Étienne, Les Cahiers Intempestifs, 1997, pp. 139-156.

⁴ « Le mouvement romantique a été surtout un mouvement de rhétorique », écrit Zola dans « Les Romanciers contemporains » (*Le Messager de l'Europe*, septembre 1878, article repris par Henri Mitterand dans *Écrits sur le roman*, Paris, le Livre de poche, 2004, p. 213). Il revient sur cette idée dans sa « Lettre à la jeunesse » (*Le Messager de l'Europe*, mai 1879, repris dans *Écrits sur le roman, op. cit.*, p. 231) : « Les romantiques [sont] venus faire spécialement une besogne de rhétoriciens dans la langue. »

me souviens de certain récit grotesque où je faisais se camper sur la hanche Spartacus, et qui me valut les plus grands éloges⁵ ! »

Aussi le prurit d'éloquence, la monomanie oratoire qui travaille les élites politiques comme les hommes de lettres relève-t-elle, pour Vallès, d'une pathologie nationale particulièrement tenace : s'il se fait témoin engagé et impitoyable mémorialiste d'un demi-siècle d'éloquence, c'est dans une perspective de déconstruction critique. L'enjeu est indissociablement idéologique, politique et social : on ne peut inventer un monde nouveau avec les mots et les idées d'autrefois. Le grand silence de l'Empire autoritaire a abattu la tribune parlementaire et placé toute parole publique sous haute surveillance : c'en est fait de la grande éloquence politique. Quant aux autres formes oratoires, elles sont condamnées d'avance, faute de pouvoir toucher à quoi que ce soit d'essentiel. On ne saurait cependant, pour Vallès, opposer à ce temps de décadence la légende républicaine de 1848 – l'éloquence lyrique, sentimentale et « religiosâtre » des quarante-huitards a précipité les catastrophes. La mémoire d'un demi-siècle d'éloquence pose aux militants républicains une question décisive : comment refonder une rhétorique authentiquement démocratique ?

Le silence de la tribune

Les élites intellectuelles comme les hommes de lettres qui poursuivent ou commencent leur carrière sous le Second Empire ont été formés, pour la plupart, sous la Restauration ou la monarchie de Juillet ; ils ont grandi dans un monde où la maîtrise de l'art oratoire apparaissait comme la compétence décisive, indispensable à la réussite sous toutes ses formes. Vallès le rappelle, en 1884, aux lecteurs du *Cri du peuple* : « Le monde d'alors appartenait aux salivards, aux lâcheurs de harangues, aux faiseurs de discours ; les gens rêvaient, pour leur fils, de la tribune de la Chambre ou une chaire de Faculté⁶. » La sociologie romanesque de Flaubert ou des Goncourt rend bien compte de cette valeur éminente accordée à l'éloquence dans les stratégies socio-professionnelles mises en œuvre par la bourgeoisie. Henri Mauperin, né en 1826 (six ans donc avant Vallès), incarne le parcours typique d'un jeune héritier soucieux de son avenir :

Il avait pris pied dans les associations de tout genre. Il était entré à la conférence d'Aguesseau et s'était glissé parmi tous ces jeunes gens s'essayant à parler, faisant leur éducation de tribune, leur apprentissage d'orateur, leur stage d'homme d'État, pour les luttes parlementaires à venir. Clubs, réunions et banquets d'anciens élèves de collège, conférences d'avocat, sociétés d'histoire, de géographie, de secours, il n'avait rien négligé [...]

Il mettait d'ordinaire et naturellement une main dans son gilet, à la façon de M. Guizot dans le portrait de Delaroche⁷.

⁵ Jules Vallès, *La Rue* [1866], « La Servitude », *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975, p. 815-816. Dans *Quelques mots sur l'Instruction publique en France* [1872], Michel Bréal reprend le même réquisitoire contre le vertige verbaliste développé par la tradition rhétorique.

⁶ J. Vallès, *Souvenirs d'un étudiant pauvre* [1884], Du Lérot, Tusson, Charente, 1992, p. 72-73. Ce récit est paru en feuilleton dans *Le Cri du peuple*.

⁷ Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* [1864], Paris, GF, 1980, p. 107. Voici une soirée-type dans la vie d'Henri Mauperin, arriviste forcené et méthodique : « À sept heures, la cordialité aux lèvres et la poignée de main toute prête, il montait l'escalier de Lemardelay, où "l'Association amicale" des anciens élèves de son collège donnait son banquet annuel. Au dessert, il prenait la parole, récitait le discours qu'il avait improvisé dans la journée à son cercle, parlait "d'agape fraternelle, de famille retrouvée, de lien entre le passé et l'avenir, d'assistance aux anciens camarades frappés de malheurs immérités..." Les applaudissements éclataient ; l'orateur avait disparu. Il touchait à la conférence d'Aguesseau, en repartait... » (*Ibid.*, p. 169).

Les grands orateurs, professeurs, avocats ou députés, sont des stars de premier plan, célébrées non seulement dans la presse, mais aussi dans les conversations mondaines des salons. Dans *L'Éducation sentimentale*, le premier entretien intime entre Frédéric et Mme Arnoux porte justement sur cette question : « Elle admirait les orateurs, lui, préférerait la gloire des écrivains. Mais on devait sentir, reprit-elle, une plus forte jouissance à remuer les foules directement, soi-même, à voir que l'on fait passer dans leur âme tous les sentiments de la sienne⁸. » C'est d'ailleurs faute d'ambition que Frédéric s'avoue peu tenté par de tels triomphes.

Or, le coup d'État de décembre 1851, puis la proclamation de l'Empire étranglent brutalement le régime parlementaire dont Hugo fait un éloge vibrant (et *post-mortem*) dans *Napoléon-le-Petit* [1852]. Désormais, il n'y aura plus de tribune au Corps législatif, et toute prise de parole publique se trouve strictement encadrée par une législation coercitive qui prive également la presse de toute liberté d'expression. Formés à toutes les ruses de l'art oratoire, les jeunes ambitieux comme les vieux routiers du parlementarisme se voient interdire les succès de tribune qui, jusque-là, consacraient une renommée. Dans la lignée du *Dialogue des orateurs* de Tacite, Vallès journaliste ne peut que constater la mort de la grande éloquence politique, inséparable de la liberté : « Il n'a pas été donné aux hommes de mon âge d'apprendre ou de connaître ce que peut l'éloquence. Nous le saurons, j'espère, avant de mourir ; mais depuis dix-huit ans, seize ans au moins, depuis que Ledru-Rollin est dans l'exil et Michel de Bourges dans la tombe, il n'y a pas eu d'orateurs⁹. »

Certes, la passion rhétorique subsiste tant dans le champ littéraire que dans le grand public ; l'opposition cherche à investir les tribunes alternatives que constituent, par exemple, les cours publics et conférences littéraires très à la mode dans les dernières années de l'Empire. Mais, insiste Vallès, on ne trouve pas là une situation d'interlocution favorable au déploiement des pouvoirs du discours ; il y manque l'essentiel, la pratique du débat : « La véritable éloquence n'a point là son école. Il manque la discussion, la lutte. / Il faut que les passions se choquent pour qu'il y ait des éclairs, et l'on ne peut pas se dire un orateur, tant qu'on n'aura pas eu à lutter contre les perfidies du hasard¹⁰. » Moins de dix ans après les faits, les lecteurs de Vallès ont encore la mémoire des luttes parlementaires de la Seconde République, riches en violences verbales, altercations et interruptions insultantes¹¹... Cette passion d'autrefois a disparu avec la nécessité, pour les orateurs, de se cantonner à des questions dépourvues de toute connotation politique. Ces futilités, ces niaiseries ne sauraient soulever de haines ni d'enthousiasmes réels : « Éloquent ? on ne l'est qu'à condition d'enfiévrer les esprits, d'agiter les âmes, et on n'y parvient qu'en abordant les sujets qui émeuvent. Quand on parle à la foule, il faut toucher aux questions publiques [...] On a consigné à la porte la passion, qui est l'âme de l'éloquence¹². » Au placard désormais, « la massue de Démosthène, la hache de Phocion, le tonnerre de Mirabeau¹³ » : l'heure est aux conférences anodines et aux harangues académiques, dont le succès même est révélateur – qui s'y intéresserait, si, comme

⁸ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, GF, 2001, p. 148-149. L'éloge de l'éloquence par Mme Arnoux aurait fourni à un Rodolphe une bonne transition vers des sujets plus intimes : Frédéric ne saisit pas l'occasion (i est vrai qu'il avoue n'avoir pas d'ambition !)

⁹ J. Vallès, « La Tribune », *La Rue*, 21 novembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 1011.

¹⁰ J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », « Premier début », *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 842.

¹¹ Cf. Thomas Bouchet, *Noms d'oiseaux. L'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, Paris, Stock, 2010.

¹² J. Vallès, « Les Cours libres », *Le Courrier du dimanche*, 12 février 1865, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 502.

¹³ J. Vallès, « La Tribune », *La Rue*, 21 novembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 1012.

autrefois, le public avait sous les yeux « les luttes de la tribune, les orages de l'assemblée, les fureurs des partis¹⁴ » ?...

Misères et décadence de l'éloquence

La disparition de la tribune politique entraîne à la fois un report des ambitions oratoires sur d'autres domaines traditionnels – dont le barreau et la chaire –, et, estime Vallès, une décadence générale des pratiques rhétoriques, désormais vouées au ressassement ou au dévoiement médiatique.

L'éclatante réputation des grands avocats continue à attirer vers l'éloquence du barreau bien des forts-en-thème épris de justice, rêvant de dénoncer les prévadicateurs comme Cicéron, ou de sauver la patrie comme Démosthène. C'est le cas d'André Gerdit, fils de paysan qui se rêve défenseur des misérables et des opprimés : « Il avait voulu être avocat parce qu'il avait lu au collège l'éloge des guerriers morts à Marathon, le discours de la Couronne, Cicéron, puis... parce qu'on racontait des triomphes d'éloquence qui le faisaient tressaillir – surtout parce qu'il avait entendu cette plaidoirie en cours d'assises¹⁵. » Même fantasme chez Frédéric Moreau, qui se rêve le Berryer ou le Lachaud de l'avenir – son étoile le menant du Palais de Justice à la Chambre des députés :

Il se voyait dans une cour d'assises, par un soir d'hiver, à la fin des plaidoiries, quand les jurés sont pâles et que la foule haletante fait craquer les cloisons du prétoire, parlant depuis quatre heures déjà, résumant toutes ses preuves, en découvrant de nouvelles, et sentant à chaque phrase, à chaque mot, à chaque geste, le couperet de la guillotine, descendu derrière lui, se relever ; puis, à la tribune de la Chambre, orateur qui porte sur ses lèvres le salut de tout un peuple, noyant ses adversaires sous ses prosopopées, les écrasant d'une riposte, avec des foudres et des intonations musicales de la voix, ironique, pathétique, emporté, sublime¹⁶.

Hélas, la réalité des plaidoiries ne ressemble nullement à cette mythologie oratoire d'inspiration romantique : la plupart des procès ressemble plutôt à l'affaire Champmathieu dans *Les Misérables* – langue surannée, déluge de clichés, éloquence grandiloquente et creuse¹⁷... De plus, faute de grands procès politiques, les maîtres du barreau ne peuvent se forger une véritable éloquence tribunicienne¹⁸, abandonnant les idiotismes de métier et les habitudes de robe déjà dénoncés par Cormenin dans le *Livre des orateurs* [1836]. Le barreau n'est plus la grande école où s'entraînent les futurs lutteurs de l'arène politique.

¹⁴ J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 1^{er} septembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 60.

¹⁵ J. Vallès, *Les Bacheliers perdus*, édition de Michèle Sacquin, Du Lérot, Tussan, Charente, 2018, p. 181.

¹⁶ G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale, op. cit.*, p. 151-152. L'admiration de Mme Arnoux pour les grands orateurs est sans doute cause de ces rêveries étudiantes...

¹⁷ C'est un lieu commun dans la fiction romanesque de la période : cf. Myriam Roman, *Le Droit du poète*, Presses universitaires de Saint-Étienne, à paraître en 2022. Dans *Pierre Moras*, Vallès résume avec une familiarité comique une péroraison-type à ajuster en queue de tous les réquisitoires : « S'ils avaient le malheur de l'acquitter, Thémis en serait réduite à briser ses balances et son glaive, et finalement, le fondement de la société serait complètement ébranlé ! » (J. Vallès, *Œuvres*, Paris, Livre-Club Diderot, t. II, 1969, p. 788).

¹⁸ « Au temps où les procès politiques sauvaient l'honneur du drapeau et faisaient la gloire des défenseurs, les avocats pouvaient être au tribunal même des orateurs, et quand une élection les jetait sur le théâtre de l'histoire, ils étaient prêts », rappelle Vallès (« La Tribune », *La Rue*, 23 novembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 1011).

Si certains prédicateurs continuent à s'imposer par leurs succès¹⁹, plus de Lamennais ou de Lacordaire sous l'Empire ; la religion des élites se fait mondaine, tout comme les sermons dans les beaux quartiers des grandes villes. Dans *Une Page d'amour*, Hélène se rend avec son amie Juliette aux cérémonies quotidiennes qui célèbrent le mois de Marie à Passy ; plein de douceur et d'onction mignarde, le sermon renforce paradoxalement l'amour naissant de la chaste Hélène pour le mari de son amie : « “L'ange disparut. Marie s'absorba dans la contemplation du divin mystère qui s'opérait en elle, inondée de lumière et d'amour...” / Il parle très bien, murmura Mme Deberle, se penchant. Et tout jeune, trente ans à peine, n'est-ce pas ? ” / Mme Deberle était touchée. La religion lui plaisait comme une émotion de bon goût²⁰. » Pire : la médiatisation de masse transforme la chaire en tréteaux pour la parade littéraire. Tel poète crotté, assistant à la messe de Liszt, envisage une conversion fracassante, qui lui permettrait ensuite de venir « prêcher le carême » à grand bruit – le stratagème vaut aussi pour les avocats : « La mode veut qu'on s'extasie à ces spectacles ! [...] Il est bien difficile qu'on ne trouve pas éloquente la parole d'un prêtre qui plaidait l'an passé en cour d'assises²¹. »

Enfin, les grandes chaires universitaires, où les professeurs sont « les conservateurs du beau langage, des traditions des grands siècles²² », n'ont plus l'aura de jadis, quand les Guizot ou les Villemain préparaient à l'université leur future carrière politique²³, ou lorsque les cours de Michelet et Quinet servaient de ralliement à toute la jeunesse des Écoles. Désormais, toute parole audacieuse et libre vaut à son auteur d'être immédiatement radié. C'en est fini des campagnes d'opposition menées en Sorbonne ou au collège de France : « [De ces chaires] il ne tombe rien, rien que des paroles banales, des périodes creuses, des exordes dont la tête est chauve, des péroraions dont la queue est pelée, rien que des remâchages et des redites²⁴... » L'extrême prudence qui règne sous la Coupole impose là aussi une rhétorique arasée, pratiquant au mieux « l'allusion, l'allusion petite coquine tant aimée des académiciens²⁵ » : on inflige au public d'interminables et plates harangues, un « tissu de compliments fadasse où passe comme un fil de coton l'allusion mesquine²⁶ ».

Restent les tribunes alternatives que constituent les « conférences, entretiens, mémoires, lectures²⁷ » : les irréductibles s'en emparent pour tenter de faire renaître le débat public, en investissant dans ces « causeries » toute leur maîtrise et toute leur passion oratoires²⁸. Vallès rappelle, dans *L'Insurgé*, la retentissante conférence qu'il consacre à

¹⁹ Ainsi, dans *L'Éducation sentimentale*, le salon Dambreuse commente les sermons des prédicateurs à la mode : « On vantait, quand il entra, l'éloquence de l'abbé Cœur. Puis on déplora l'immoralité des domestiques » (p. 205).

²⁰ Émile Zola, *Une page d'amour* [1879], *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1961, p. 818.

²¹ J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », “La Messe de Liszt”, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 847.

²² À en croire du moins les « honnêtes gens » et Aristide Gerdy (*Les Bacheliers perdus, op. cit.*, p. 89). Ce dernier traduit sa propre existence en grand style classique : « [Il dut reconnaître] que les lares des copains avaient été bouleversés par Décembre comme ceux d'Anchise après la chute d'Ilion » (p. 82).

²³ Henri Mauperin réussit justement parce qu'il a adopté le sérieux et le « je ne sais quoi de sa robe que traîne dans le monde un professeur, même quand il est devenu ministre » (*Renée Mauperin, op. cit.*, p. 104).

²⁴ J. Vallès, « Chronique », *Le Réveil*, 7 décembre 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. II, 1990, p. 741.

²⁵ J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 1^{er} septembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 61.

²⁶ J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », “L'Académie”, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 828.

²⁷ J. Vallès, « Les cours libres », *Le Courrier du dimanche*, 12 février 1865, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 501.

²⁸ Vallès évoque les fiévreux préparatifs des orateurs dans un article de *L'Événement* repris dans *La Rue* sous le titre « Premier début (*Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 841 sq.). Sur les causeries d'écrivains-journalistes, on consultera la belle thèse de Sandrine Carvalhosa, *La Causerie au XIX^e siècle. Les voix d'une écriture*

Balzac – le respect des formes rhétoriques lui permet d’atteindre à bout portant ce public bourgeois, composé d’« austères Brid’oisons de la forme classique » : « J’ai emmanché mon arme comme un poignard de tragédie grecque, je les ai éclaboussés de latin, j’ai grandsiéclisé ma parole²⁹. » Le succès de la conférence lance la carrière de Vingtras journaliste, mais cause son renvoi de la mairie de Vaugirard où il occupait un modeste poste d’employé. La conclusion est sans appel : le voilà privé de ses moyens d’existence, cependant que toute tribune lui est désormais fermée. En bâillonnant la liberté d’expression, l’Empire a blessé à mort toutes les formes d’éloquence – le contraste avec d’autres pays est accablant :

Qu’en Amérique, en Angleterre, il se rencontre au coin des rues des hommes qui ont le talent de la parole et savent intéresser un public ou troubler une foule, cela se comprend. La liberté a fait leur éducation. N’importe qui a le droit, à son jour, à son heure, au rez-de-chaussée ou au troisième, dans un carrefour ou dans un champ, sous le soleil ou sous la lampe, d’installer sa tribune, et, pour réussir, il n’a qu’à être sympathique ou éloquent³⁰.

La mère de (presque) toutes les catastrophes : la rhétorique de 1848

Face à cet affaissement et à cette déliquescence qui affectent tous les genres oratoires sous l’Empire, la tentation est grande de valoriser non pas l’éloquence parlementaire de la monarchie de Juillet (dont on ne cesse depuis des décennies de dénoncer la médiocrité³¹), mais l’engagement passionné des républicains de 1848, dont beaucoup sont en exil, ou marginalisés et réduits au silence. Pour Vallès au contraire, cette « révolution du discours », loin de consacrer l’apothéose de la rhétorique républicaine, en a dévoyé à la fois la forme et l’esprit.

Premier argument du réquisitoire : comme leurs « pères, ces géants » en 1789 et en 1793, les hommes de Février ont recyclé à la tribune la tradition rhétorique des humanités, dont ils reprennent les mots et les idées. Revenant sur ses souvenirs de 1848 (il était alors en classe de rhétorique), Vallès évoque ce réinvestissement massif des discours et des valeurs scolaires :

La moitié de nos maux, les plus pesants de nos désastres viennent de ce que des phénix de rhétorique ont gardé le pli que leur imprima l’éducation classique ! Nous avons jusqu’à vingt ans, quelques-uns jusqu’à trente, nous avons rêvé bataille et mort, roche Tarpéienne et Capitole sur la foi de nos souvenirs de classe : nous inspirant de Plutarque et de Tacite, prenant pour la liberté ce que Sparte féroce et Rome orgueilleuse appelaient de ce nom³².

Les jeunes militants rêvent « hache de Phocion » et « tonnerre de Mirabeau », mêlent les souvenirs de Plutarque et les accents de Rousseau³³. À quoi s’ajoute le prestige du grand modèle qu’incarne la Révolution française : après Hugo, Tocqueville ou Marx, Vallès rappelle que les quarante-huitards imitent non seulement les héros de l’Antiquité (« Nous irons souper chez Pluton ! »), mais aussi les montagnards – Matoussaint

médiatique, soutenue en décembre 2017, ainsi que les travaux de Violaine François, dont la thèse actuellement en cours sera soutenue en 2023.

²⁹ J. Vallès, *L’Insurgé*, *Œuvres*, *op. cit.*, t. II, p. 898.

³⁰ J. Vallès, « Les cours libres », *Le Courrier du dimanche*, 12 février 1865, *Œuvres*, *op. cit.*, t. I, p. 501.

³¹ Voir l’article d’Alain Vaillant dans ce volume.

³² J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », “Proudhon”, *Œuvres*, *op. cit.*, t. I, p. 816. On reconnaît là une caractéristique de l’éloquence tribunicienne de la Révolution française : cf. la belle thèse d’Hélène Parent, *Modernes Cicérons. La romanité des orateurs d’assemblée de la Révolution et de l’Empire*, soutenue en octobre 2020 et publiée aux éditions Classiques Garnier en 2022.

³³ J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », “Proudhon”, *Œuvres*, *op. cit.*, t. I, p. 811.

harangue ses camarades en levant les bras « pour faire comme Danton », s'exposant ainsi à renverser une étagère et le « bonnet phrygien en sucre rouge³⁴ » qui s'y trouve... Vingtras, lui, cherche « en cachette dans les discours de 93³⁵ » lorsqu'il tente de rédiger un article militant significativement intitulé « les Tombes révolutionnaires ». Monomanie de collégiens intoxiqués de culture classique ? Pas seulement ; ces mouvements oratoires se révèlent d'une troublante efficacité. Ernest Pitou, qui préfigure le personnage de Jacques Vingtras, évoque en ces termes ses débuts d'orateurs révolutionnaires, au surlendemain de Février :

J'étais monté à la tribune. On cria :

« À bas le moutard ! »

Je répondis :

« J'ai l'âge de Bara et de Viala, j'ai lu Jean-Jacques, et je veux mourir comme Saint-Just. »

Je donnai un coup de poing sur la tribune, et je secouai mes cheveux.

Quand on secoue ses cheveux et qu'on donne un coup de poing, tout va bien.

Je fus acclamé et porté en triomphe³⁶.

Outre cette propension au ressassement, la rhétorique quarante-huitarde déploie un sentimentalisme spiritualiste, voire religieux, dont le tournant autoritaire de la République, sensible dès le printemps 1848, a rétroactivement montré l'inanité et l'hypocrisie. Le cœur est à la mode : « N'épargnez rien, ô riches ! donnez ! donnez ! » s'écrie Frédéric Moreau dans la péroraison de son discours de futur candidat – au grand effroi du banquier Dambreuse, chez qui il essaie sa neuve éloquence³⁷... Même effusion sentimentale dans le refrain qu'Aristide Gerdy place à la fin de chacune des strophes de son ode, composée en l'honneur de la République : « Ah ! ne visons, frère, qu'au cœur ! / Qu'au cœur³⁸ ! » Ce distique, que ses camarades tournent immédiatement en dérision – Aristide est rebaptisé « frère Coqueur » – reprend un célèbre discours de Lamartine, lequel s'inspire de Danton (« De l'audace... ») : « Du cœur, citoyens ! du cœur ! et toujours du cœur pour le peuple ! et le peuple donnera le sien à vous et à la République³⁹ ! » À ces torrents de sensiblerie s'ajoute une tonalité religieuse très présente chez les dévots du « Christ des barricades ». Revenant sur ses souvenirs de 1848, Vallès énumère les éléments de langage alors en honneur : « La liberté, cette vierge ! – Nos pères, ces géants ! – La patrie, cette mère, – Jésus, ce républicain⁴⁰ ! » Cette rhétorique humanitaire se noie dans le sang de Juin – on songe au projet d'épilogue de Baudelaire pour *Les Fleurs du mal* :

Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

³⁴ J. Vallès, *Le Bachelier* [1881], *Œuvres, op. cit.*, t. II, respectivement p. 494 (il s'agit d'une manifestation étudiante !) et p. 506. Matoussaint est à Danton ce que le bibelot de foire est au bonnet rouge...

³⁵ *Ibid.*, p. 511. Le *Conciones* est aussi mis à contribution...

³⁶ J. Vallès, *Le Testament d'un blagueur, La Parodie*, 30 octobre-12 décembre 1869, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 1126-1127.

³⁷ G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale, op. cit.*, p. 405. Les auditeurs voient dans cet appel un « symptôme » social préoccupant.

³⁸ J. Vallès, *Les Bacheliers perdus, op. cit.*, p. 58. Cette ode mémorable, composée à l'occasion d'un concours officiel, reçoit un prix...

³⁹ Pour une analyse de ce discours, prononcé le 24 septembre 1848 à l'occasion du débat sur le droit au travail, on consultera les analyses éclairantes de Thomas Bouchet, *Un jeudi à l'Assemblée. Politiques du discours et droit au travail dans la France de 1848*, Paris, Nota Bene, p. 73-83.

⁴⁰ J. Vallès, « 1848 », *Le Radical*, 27 février 1877, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 81. La péroraison est significative : « Il finit en disant que désormais tous les hommes étaient frères. »

Tes petits orateurs, aux enflures baroques
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'enfer comme des Orénoques⁴¹...

Après la Commune, Vallès profite de toutes les occasions – anniversaires, chroniques autobiographiques, fictions romanesques – pour opérer une déconstruction militante de la rhétorique quarante-huitarde. Cette mémoire critique a des enjeux politiques d'actualité : alors que la Troisième République peine à se stabiliser, cependant que le souvenir de la Commune et les aspirations socialistes font l'objet de refoulements ou de marginalisations persistantes, il est urgent de réinventer une éloquence authentiquement et efficacement démocratique – pour éviter les erreurs du passé, et libérer l'avenir. Peut-être est-il temps de rompre avec la religion du discours : « Des mots ! des mots !... », et de repenser l'articulation de la parole et de l'action, comme le fit Gambon lorsque, lors d'un banquet républicain, il refusa de porter un toast au roi : « L'acte était net et simple, et d'une hardiesse inattendue⁴². » Le temps des discours est-il passé, comme il est d'usage de l'affirmer dans les péroraisons bien conçues ?

Une éloquence républicaine régénérée ?

À en juger par les triomphes oratoires de Léon Gambetta, dont le patriotisme ardent s'inscrit dès 1870 dans la lignée de Danton, la Troisième République n'est pas près de rompre avec l'inspiration de « nos pères, ces géants ». Avec son « goût des rotondités cicéroniennes », le tribun incarne, aux yeux de Vallès, une rhétorique grandiloquente de forme très classique, coulée dans le moule de l'an I : « Lisez ses discours pétrifiés dans le volume, arrachez, sur les murailles de Paris ou sur les palissades des camps de province, les lambeaux de proclamation qui y pendent encore, et vous verrez que ce ne sont que guenilles du grand livre de 93⁴³. » Cette stratégie imitative, qui mobilise un contenu et un style oratoire préformatés, empêche l'émergence des perspectives nouvelles qu'exige l'actualité : « D'idées, ils ne s'en soucient guère ; la question est de bien vibrer⁴⁴. » Vallès retourne contre les républicains de gouvernement l'accusation de Ferry contre les « charlatans de popularité » ; sur les tréteaux parlementaires, Gambetta mérite le titre de « roi des pitres⁴⁵ », par son génie de l'*actio* oratoire :

Gambetta n'avait que l'éloquence du monstre ; c'est par les oreilles qu'entraîna l'admiration. Il les bourrait d'étonnement, avec les mugissements de ses phrases [...]

Il fallait l'entendre.

Superbe à voir aussi, tirant sa coupe d'un geste large dans le flot de ses paroles, et secouant sa crinière, et haussant sa poitrine comme un nageur qui se débat dans la tempête⁴⁶.

Si les tribuns empruntent leur crinière et leur tonnerre à Mirabeau ou à Danton, d'autres orateurs adoptent plutôt une rhétorique douceuse et spiritualiste comme celle

⁴¹ Charles Baudelaire, projet d'épilogue pour *Les Fleurs du Mal*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 192. Dolf Oehler a analysé ce passage dans son ouvrage désormais classique *Le Spleen contre l'oubli*, Paris, Payot, 1996.

⁴² J. Vallès, « Les Banquets », *Le Cri du peuple*, 21 mars 1881, *Œuvres, op. cit.*, t. II, respectivement p. 1124 et p. 1123.

⁴³ J. Vallès, « Gambetta », *Le Réveil*, 8 janvier 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 860.

⁴⁴ J. Vallès, « Brisson la Bégueule », *Le Cri du peuple*, 29 janvier 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1111.

⁴⁵ J. Vallès, « Les charlatans de popularité », *Le Cri du peuple*, 3 février 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1112.

⁴⁶ J. Vallès, « Gambetta », *Le Réveil*, 8 janvier 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 860. Le portait rappelle l'importance de l'image pour forger la célébrité médiatique des grands tribuns.

de Jules Favre – les accents religieux des quarante-huitards se retrouvent dans cette « écritoire où l'on a fait mousser et battu ensemble le vin des sacristies et le sang des révolutions⁴⁷. » On retrouve cette tentation religieuse dans maintes cérémonies républicaines – ainsi, sur la tombe de Michelet, Ferry débite une « phrasasserie d'enterrement qui n'est que la queue de l'oraison funèbre chrétienne⁴⁸. » La solennité de mise dans « l'enceinte », le « sanctuaire » de la Chambre en fait une variante de la Coupole – ou, pire, d'une cathédrale parlementaire : « La règle est [...] de prendre même des airs religieux quand on aborde la tribune, et les trois quarts des libres penseurs qui se font entendre à la Chambre ont la voix, le geste, l'onction, l'extase, l'air bénisseur ou maudisseur de ceux qui se font entendre à Notre-Dame, les jours de grand sermon⁴⁹. »

Comme le constate Vallès dès son retour à Paris, les débuts de la Troisième République ne marquent guère de renouvellement rhétorique – ce qui s'explique aisément : le personnel politique a, dans son écrasante majorité, reçu une formation classique (les réformes de l'enseignement secondaire, explicitement dirigées contre l'impérialisme du discours, commencent dans les années 1880) ; la plupart ont commencé leur carrière d'avocat ou d'homme politique sous la monarchie de Juillet ou sous l'Empire. Pour les mêmes raisons, l'éloquence du barreau continue à subir l'influence des grands maîtres du régime précédent, au premier rang desquels Lachaud⁵⁰. Aussi les présidents de séance rappellent-ils les orateurs à l'ordre pour tout écart de langage à la tribune – un « Sapristi ! la bonne farce ! » du député Brialou s'attire ainsi les foudres d'Henri Brisson, auquel Vallès répond en généralisant la question – la rhétorique parlementaire a une fonction avant tout institutionnelle :

Il s'est trouvé des ganaches et des muets en masse pour dire tout bas, sinon tout haut, que la parole de M. Brialou était indigne du sanctuaire, indigne des grandes traditions de la tribune française, indigne du langage parlé par nos pères, et patati et patata...

« C'en est fait des parlements, ont-ils murmuré à la buvette, si l'on arrive à parler, comme on parle au coin de son feu ou au coin de la rue⁵¹. »

Ce respect des formes oratoires consacrées consolide les hiérarchies sociales, en privant les catégories populaires du droit à investir l'espace politique ; les choix rhétoriques ont aussi, par eux-mêmes, valeur idéologique : « Bondieusards ou autocrates, tous ceux dont la période ronfle au vent du rythme latin et qui gardent pour pupitre le tambour voilé de Jean-Jacques⁵² ! » En matière rhétorique, le style dénonce la pensée.

Revenant dans *L'Insurgé* sur l'expérience de la Commune, Vallès reconnaît que l'insurrection n'a pas rompu avec la mémoire et la tradition de l'éloquence révolutionnaire – la majorité jacobine n'est pas seule en cause. Lors de la prise de la mairie de la Villette, à l'automne 1870, ce sont des gens du peuple qui réclament à

⁴⁷ J. Vallès, « Lettres d'un irrégulier », *Le Figaro*, 8 mai 1868, *Œuvres, op. cit.*, t. I, p. 1047.

⁴⁸ J. Vallès, « Michelet », *Le Réveil*, 17 juillet 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 807. Le journaliste souligne la récupération hypocrite de l'historien démocrate par les opportunistes : « Émotion de rhéteur ! Comédie d'avocassier !

⁴⁹ J. Vallès, « Brisson la Bégueule », *Le Cri du peuple*, 29 janvier 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1111.

⁵⁰ « Je ne crois pas qu'il y ait un seul avocat, un seul, qui n'imité pas Lachaud » (J. Vallès, « Lachaud », *Le Réveil*, 12 décembre 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 850). Ainsi, lors de l'affaire Fenayrou, l'avocat de la défense « imite la gloire consacrée », et se met « dans la peau de M. Lachaud » (« Les Lachaudiers », *Le Réveil*, 16 octobre 1882, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 826).

⁵¹ J. Vallès, « Brisson la Bégueule », *Le Cri du peuple*, 29 janvier 1884, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1111.

⁵² J. Vallès, *Le Réveil*, 12 décembre 1882 : deuxième partie de l'article, consacrée à Louis Blanc et refusée par le journal, *Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1799.

Vingtras le discours qu'exige, selon eux, ce type de situation : « Et des harangues, donc ! Est-ce qu'on va rester sans parler au peuple, sans lui dire qu'on mourra pour lui⁵³ ? » À la fin de la Semaine sanglante, le colonel Maxime Lisbonne, qui commande l'une des dernières barricades, harangue les combattants comme Enjolras dans *Les Misérables* (il « fait son Baudin », diraient certains...) :

Lisbonne, lui, est monté sur les pavés... on peut le viser en plein du fond de la rue.

À son tour, il parle en révolutionnaire, et termine par un geste d'orateur romain rejetant sur l'épaule le pan du peplum. Seulement, sa vareuse est bien courte, et il a beau tirer, ça ne se retousse pas plus haut que le nombril⁵⁴.

Le « monde mal fait » contre lequel se battent les fédérés leur a légué son éloquence : lorsqu'il écrit *L'Insurgé*, Vallès est très conscient des enjeux idéologiques et politiques de cette inquiétante continuité. Aussi le romancier insiste-t-il sur la conversion rhétorique qui accompagne, chez Jacques Vingtras, l'engagement dans le mouvement socialiste : dans sa campagne contre Jules Simon, il renonce à « la toupie des grandes phrases » et au « nerf de bœuf de l'éloquence tribunicienne », refusant désormais le « métier de déclamateur⁵⁵ ». Conversion hautement signifiante, comme d'ailleurs la réaction du public : « J'ai perdu, avec l'ardeur de la foi jacobine, le romantisme virulent de jadis... et ce peuple m'écoute à peine ! [...] Je n'ai plus l'étoffe d'un orateur de borne, d'un Danton de faubourg⁵⁶. » Dépendant de dispositifs communicationnels spécifiques, dont les mutations ont leur rythme propre, l'éloquence ne parvient pas à faire sa révolution : c'est par son journal, *Le Cri du peuple*, que Vingtras parle à la foule au printemps 1871.

Chroniqueur et mémorialiste de l'éloquence, Vallès voit dans la rhétorique un « point d'optique » permettant de saisir des évolutions politiques et sociales qu'elle détermine en retour. Aussi est-il particulièrement attentif à l'importance des traditions, qui tendent à se superposer sans que l'on puisse jamais s'en affranchir – l'enseignement classique, le souvenir de la Révolution française, l'éloquence romantique de 1848 portent des thèmes, des tonalités, des formes d'expression indéfiniment reprises et recyclées jusqu'aux années 1880. Les conséquences en sont décisives : ces modèles oratoires façonnent la conception même de l'espace public et de l'action politique, ainsi que la manière de penser l'avenir. Lorsqu'elle impose l'imitation et la sujétion, la mémoire de l'éloquence a l'inquiétant pouvoir de bloquer la dynamique même du devenir ; distancée, analytique et critique, elle permet de comprendre le fonctionnement et les soubassements sociologiques des dispositifs oratoires, pour se libérer de leur emprise sinon de leur usage. En interrogeant les mémoires de l'éloquence dans l'espace du journal, Vallès propose, en marge des tribunes officielles, une réflexion en acte et un contrepoint militant.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21.

⁵³ J. Vallès, *L'Insurgé, Œuvres, op. cit.*, t. II, p. 1005.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 1051. Lisbonne a été acteur et directeur de théâtre...

⁵⁵ *Ibid.*, p. 941-942. Le récit ne donne aucun échantillon de cette éloquence nouvelle.

⁵⁶ *Ibid.*